

XV

« Le raccordement de la chapelle est-il fini, Orfanik ? -- je viens de l'achever.

-- Tout est préparé dans les casemates des bastions ?

-- Tout.

-- Maintenant les bastions et la chapelle sont directement reliés au donjon ?

-- Ils le sont.

-- Et, après que l'appareil aura lancé le courant, nous aurons le temps de nous enfuir ?

-- Nous l'aurons.

-- A-t-on vérifié si le tunnel qui débouche sur le col de Vulkan était libre ?

-- Il l'est. »

Il y eut alors quelques instants de silence, tandis que Orfanik, ayant repris son fanal, en projetait la clarté à travers les profondeurs de la chapelle.

« Ah ! mon vieux burg, s'écria le baron, tu coûteras cher à ceux qui tenteront de forcer ton enceinte ! »

Et Rodolphe de Gortz prononça ces mots d'un ton qui fit frémir le jeune comte.

« Vous avez entendu ce qui se disait à Werst ? demanda-t-il à Orfanik.

Il y a cinquante minutes, le fil m'a rapporté les propos que l'on tenait dans l'auberge du Roi Mathias.

Est-ce que l'attaque est pour cette nuit ?

-- Non, elle ne doit avoir lieu qu'au lever du jour.

-- Depuis quand ce Rotzko est-il revenu à Werst ? -- Depuis deux heures, avec les agents de la police qu'il a ramenés de Karlsburg.

Eh bien ! puisque le château ne peut plus se défendre, répéta le baron de Gortz, du moins écrasera-t-il sous ses débris ce Franz de Télék et tous ceux qui lui viendront en aide. »

Puis, au bout de quelques moments :

« Et ce fil, Orfanik ? reprit-il. Il ne faut pas que l'on puisse jamais savoir qu'il établissait une communication entre le château et le

village de Werst... -- On ne le saura pas ; je détruirai ce fil. » A notre avis, l'heure est venue de donner l'explication de certains phénomènes, qui se sont produits au cours de ce récit, et dont l'origine ne devait pas tarder à être révélée.

A cette époque -- nous ferons très particulièrement remarquer que cette histoire s'est déroulée dans l'une des dernières années du XIXe siècle, -- l'emploi de l'électricité, qui est à juste titre considérée comme « l'âme de l'univers », avait été poussé aux derniers perfectionnements. L'illustre Edison et ses disciples avaient parachevé leur oeuvre.

Entre autres appareils électriques, le téléphone fonctionnait alors avec une précision si merveilleuse que les sons, recueillis par les plaques, arrivaient librement à l'oreille sans l'aide de cornets. Ce qui se disait, ce qui se chantait, ce qui se murmurait même, on pouvait l'entendre quelle que fût la distance, et deux personnes, comme si elles eussent été assises en face l'une de l'autre [Elles pouvaient même se voir dans des glaces reliées par des fils. grâce à l'invention du téléphote.] .

Depuis bien des années déjà, Orfanik, l'inséparable du baron Rodolphe de Gortz, était, en ce qui concerne l'utilisation pratique de l'électricité, un inventeur de premier ordre. Mais, on le sait, ses admirables découvertes n'avaient pas été accueillies comme elles le méritaient. Le monde savant n'avait voulu voir en lui qu'un fou au lieu d'un homme de génie dans son art. De là, cette implacable haine que l'inventeur, éconduit et rebuté, avait vouée à ses semblables.

Ce fut en ces conditions que le baron de Gortz rencontra Orfanik, talonné par la misère. Il encouragea ses travaux, il lui ouvrit sa bourse, et, finalement, il se l'attacha à la condition, toutefois, que le savant lui réserverait le bénéfice de ses inventions et qu'il serait seul à en profiter.

Au total, ces deux personnages, originaux et maniaques chacun à sa façon, étaient bien de nature à s'entendre. Aussi, depuis leur rencontre, ne se séparèrent-ils plus -- pas même lorsque le baron de Gortz suivait la Stilla à travers toutes les villes de l'Italie.

Mais, tandis que le mélomane s'enivrait du chant de l'incomparable artiste, Orfanik ne s'occupait que de compléter les découvertes qui avaient été faites par les électriciens pendant ces dernières années, à perfectionner leurs applications, à en tirer les plus extraordinaires effets.

Après les incidents qui terminèrent la campagne dramatique de la Stilla, le baron de Gortz disparut sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu. Or, en quittant Naples, c'était au château des Carpathes qu'il était allé se réfugier, accompagné de Orfanik, très satisfait de s'y enfermer avec lui.

Lorsqu'il eut pris la résolution d'enfouir son existence entre les murs de ce vieux burg, l'intention du baron de Gortz était qu'aucun habitant du pays ne pût soupçonner son retour, et que personne ne fût tenté de

lui rendre visite. Il va sans dire que Orfanik et lui avaient le moyen d'assurer très suffisamment la vie matérielle dans le château. En effet, il existait une communication secrète avec la route du col de Vulkan, et c'est par cette route qu'un homme sûr, un ancien serviteur du baron que nul ne connaissait, introduisait à dates fixes tout ce qui était nécessaire à l'existence du baron Rodolphe et de son compagnon.

En réalité, ce qui restait du burg -- et notamment le donjon central --, était moins délabré qu'on ne le croyait et même plus habitable que ne l'exigeaient les besoins de ses hôtes. Aussi, pourvu de tout ce qu'il fallait pour ses expériences, Orfanik put-il s'occuper de ces prodigieux travaux dont la physique et la chimie lui fournissaient les éléments. Et alors l'idée lui vint de les utiliser en vue d'éloigner les importuns.

Le baron de Gortz accueillit la proposition avec empressement, et Orfanik installa une machinerie spéciale, destinée à épouvanter le pays en produisant des phénomènes, qui ne pouvaient être attribués qu'à une intervention diabolique.

Mais, en premier lieu, il importait au baron de Gortz d'être tenu au courant de ce qui se disait au village le plus rapproché. Y avait-il donc un moyen d'entendre causer les gens sans qu'ils puissent s'en douter ? Oui, si l'on réussissait à établir une communication téléphonique entre le château et cette grande salle de l'auberge du Roi Mathias, où les notables de Werst avaient l'habitude de se réunir chaque soir.

C'est ce que Orfanik effectua non moins adroitement que secrètement dans les conditions les plus simples. Un fil de cuivre, revêtu de sa gaine isolante, et dont un bout remontait au premier étage du donjon, fut déroulé sous les eaux du Nyad jusqu'au village de Werst. Ce premier travail accompli, Orfanik, se donnant pour un touriste, vint passer une nuit au Roi Mathias, afin de raccorder ce fil à la grande salle de l'auberge. On le comprend, il ne lui fut pas difficile d'en ramener l'extrémité, plongée dans le lit du torrent, à la hauteur de cette fenêtre de la façade postérieure qui ne s'ouvrait jamais. Puis, ayant placé un appareil téléphonique, que cachait l'épais fouillis du feuillage, il y rattacha le fil. Or, cet appareil étant merveilleusement disposé pour émettre comme pour recueillir les sons, il s'en suivit que le baron de Gortz pouvait entendre tout ce qui se disait au Roi Mathias, et y faire entendre aussi tout ce qui lui convenait.

Durant les premières années, la tranquillité du burg ne fut aucunement troublée. La mauvaise réputation dont il jouissait suffisait à en écarter les habitants de Werst. D'ailleurs, on le savait abandonné depuis la mort des derniers serviteurs de la famille. Mais, un jour, à l'époque où commence ce récit, la lunette du berger Frik permit d'apercevoir une fumée qui s'échappait de l'une des cheminées du donjon. A partir de ce moment, les commentaires reprirent de plus belle, et l'on sait ce qui en résulta.

C'est alors que la communication téléphonique fut utile, puisque le

baron de Gortz et Orfanik purent être tenus au courant de tout ce qui se passait à Werst. C'est par le fil qu'ils connurent l'engagement qu'avait pris Nie Deck de se rendre au burg, et c'est par le fil qu'une voix menaçante se fit soudain entendre dans la salle du Roi Mathias pour l'en détourner. Dès lors, le jeune forestier ayant persisté dans sa résolution malgré cette menace, le baron de Gortz décida-t-il de lui infliger une telle leçon qu'il perdît l'envie d'y jamais revenir.

Cette nuit-là, la machinerie de Orfanik, qui était toujours prête à fonctionner, produisit une série de phénomènes purement physiques, de nature à jeter l'épouvante sur le pays environnant : cloche tintant au campanile de la chapelle, projection d'intenses flammes, mélangées de sel marin, qui donnaient à tous les objets une apparence spectrale, formidables sirènes d'où l'air comprimé s'échappait en mugissements épouvantables, silhouettes photographiques de monstres projetées au moyen de puissants réflecteurs, plaques disposées entre les herbes du fossé de l'enceinte et mises en communication avec des piles dont le courant avait saisi le docteur par ses bottes ferrées, enfin décharge électrique, lancée des batteries du laboratoire, et qui avait renversé le forestier, au moment où sa main se posait sur la ferrure du pont-levis.

Ainsi que le baron de Gortz le pensait, après l'apparition de ces inexplicables prodiges, après la tentative de Nic Deck qui avait si mal tourné, la terreur fut au comble, et, ni pour or ni pour argent, personne n'eût voulu s'approcher -- même à deux bons milles de ce château des Carpathes, évidemment hanté par des êtres surnaturels.

Rodolphe de Gortz devait donc se croire à l'abri de toute curiosité importune, lorsque Franz de Télék arriva au village de Wertz.

Tandis qu'il interrogeait soit Jonas, soit maître Koltz et les autres, sa présence à l'auberge du Roi Mathias fut aussitôt signalée par le fil du Nyad. La haine du baron de Gortz pour le jeune comte se ralluma avec le souvenir des événements qui s'étaient passés à Naples. Et non seulement Franz de Télék était dans ce village, à quelques milles du burg, mais voilà que, devant les notables, il raillait leurs absurdes superstitions ; il démolissait cette réputation fantastique qui protégeait le château des Carpathes, il s'engageait même à prévenir les autorités de Karlsburg, afin que la police vînt mettre à néant toutes ces légendes !

Aussi le baron de Gortz résolut-il d'attirer Franz de Télék dans le burg, et l'on sait par quels divers moyens il y était parvenu. La voix de la Stilla, envoyée à l'auberge du Roi Mathias par l'appareil téléphonique, avait provoqué le jeune comte à se détourner de sa route pour s'approcher du château ; l'apparition de la cantatrice sur le terre-plein du bastion lui avait donné l'irrésistible désir d'y pénétrer ; une lumière, montrée à une des fenêtres du donjon, l'avait guidé vers la poterne qui était ouverte pour lui donner passage. Au fond de cette crypte, éclairée électriquement, de laquelle il avait encore entendu cette voix si pénétrante, entre les murs de cette cellule, où des aliments lui étaient apportés alors qu'il dormait d'un sommeil léthargique, dans cette prison enfouie sous les profondeurs du burg et dont la porte s'était refermée sur lui, Franz de Télék était au

pouvoir du baron de Gortz, et le baron de Gortz comptait bien qu'il n'en pourrait jamais sortir.

Tels étaient les résultats obtenus par cette collaboration mystérieuse de Rodolphe de Gortz et de son complice Orfanik. Mais, à son extrême dépit, le baron savait que l'éveil avait été donné par Rotzko qui, n'ayant point suivi son maître à l'intérieur du château, avait prévenu les autorités de Karlsburg. Une escouade d'agents était arrivée au village de Werst, et le baron de Gortz allait avoir affaire à trop forte partie. En effet, comment Orfanik et lui parviendraient-ils à se défendre contre une troupe nombreuse ? Les moyens employés contre Nic Deck et le docteur Patak seraient insuffisants, car la police ne croit guère aux interventions diaboliques. Aussi tous deux s'étaient-ils déterminés à détruire le burg de fond en comble, et ils n'attendaient plus que le moment d'agir. Un courant électrique était préparé pour mettre le feu aux charges de dynamite qui avaient été enterrées sous le donjon, les bastions, la vieille chapelle, et l'appareil, destiné, à lancer ce courant, devait laisser au baron de Gortz et à son complice le temps de fuir par le tunnel du col de Vulkan. Puis, après l'explosion dont le jeune comte et nombre de ceux qui auraient escaladé l'enceinte du château seraient les victimes, tous deux s'enfuiraient si loin que jamais on ne retrouverait leurs traces.

Ce qu'il venait d'entendre de cette conversation avait donné à Franz l'explication des phénomènes du passé. Il savait maintenant qu'une communication téléphonique existait entre le château des Carpathes et le village de Werst. Il n'ignorait pas non plus que le burg allait être

anéanti dans une catastrophe qui lui coûterait la vie et serait fatale aux agents de la police amenés par Rotzko. Il savait enfin que le baron de Gortz et Orfanik auraient le temps de fuir, -- fuir en entraînant la Stilla, inconsciente...

Ah ! pourquoi Frantz ne pouvait-il forcer l'entrée de la chapelle, se jeter sur ces deux hommes !... il les aurait terrassés, il les aurait frappés, il les aurait mis hors d'état de nuire, il aurait pu empêcher l'effroyable ruine !

Mais ce qui était impossible en ce moment, ne le serait peut-être pas après le départ du baron. Lorsque tous deux auraient quitté la chapelle, Franz, se jetant sur leurs traces, les poursuivrait jusqu'au donjon, et, Dieu aidant, il ferait justice !

Le baron de Gortz et Orfanik étaient déjà au fond du chevet. Franz ne les perdait pas du regard. Par quelle issue allaient-ils sortir ? Serait-ce une porte donnant sur l'une des cours de l'enceinte, ou quelque couloir intérieur qui devait raccorder la chapelle avec le donjon, car il semblait que toutes les constructions du burg communiquaient entre elles ? Peu importait, si le jeune comte ne rencontrait pas un obstacle qu'il ne pourrait franchir.

En ce moment, quelques paroles furent encore échangées entre le baron de Gortz et Orfanik.

« Il n'y a plus rien à faire ici ?

-- Rien.

-- Alors séparons-nous.

-- Votre intention est toujours que je vous laisse seul dans le château ?...

-- Oui, Orfanik, et partez à l'instant par le tunnel du col de Vulkan.

-- Mais vous ?...

-- Je ne quitterai le burg qu'au dernier instant.

-- Il est bien convenu que c'est à Bistritz que je dois aller vous attendre ?

-- A Bistritz.

-- Restez donc, baron Rodolphe, et restez seul,

puisque c'est votre volonté.

-- Oui... car je veux l'entendre... je veux l'entendre encore une fois pendant cette dernière nuit que j'aurai passée au château des Carpathes ! »

Quelques instants encore et le baron de Gortz, avec Orfanik, avait quitté la chapelle.

Bien que le nom de Stilla n'eût pas été prononcé dans cette conversation, Frantz l'avait bien compris, c'était d'elle que venait de parler Rodolphe de Gortz.

XVI

Le désastre était imminent. Franz ne pouvait le prévenir qu'en mettant le baron de Gortz hors d'état d'exécuter son projet.

Il était alors onze heures du soir. Ne craignant plus d'être découvert, Franz reprit son travail. Les briques de la paroi se détachaient assez facilement ; mais son épaisseur était telle qu'une demi-heure s'écoula avant que l'ouverture fût assez large pour lui livrer passage.

Dès que Franz eut mis pied à l'intérieur de cette chapelle ouverte à tous les vents, il se sentit ranimé par l'air du dehors. A travers les déchirures de la nef et l'embrasure des fenêtres, le ciel laissait voir de légers nuages, chassés par la brise. Çà et là apparaissaient quelques étoiles que faisait pâlir l'éclat de la lune montant sur l'horizon.

Il s'agissait de trouver la porte qui s'ouvrait au fond de la chapelle, et par laquelle le baron de Gortz et Orfanik étaient sortis. C'est pourquoi, ayant traversé la nef obliquement, Franz s'avança-t-il vers